JOSEPH STEVENS

# JOSEPH STEVENS

(SOUVENIRS ANECDOTIQUES)

PAR

A. d'INGHUEM

AVEC

SIX ÉTUDES INÉDITES DU MAITRE

REPRODUITES A L'EAU-FORTE

PAR

HENRY LEMAIRE

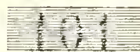
BRUXELLES

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire

G. VAN OEST & Cie

1905

Il a été tiré de cette plaquette 200 exemplaires
numérotés de 1 à 200.

Le présent exemplaire porte le N° 

# AVANT PROPOS

---

## A MES LECTEURS

Avant que vous commenciez à prendre connaissance de cette plaquette, permettez que je vienne vous demander deux pardons : Le premier « ayant été acteur », c'est de m'être servi du mot Je ; le second, c'est d'avoir écrit cet opuscule dans un style peut-être trop gaulois ; mais.... je suis de cette vieille race !...

Merci.

A. d'INGHUEM.

Bruxelles — mai — 1905.

# PRÉFACE

En écrivant ces lignes, je n'ai nullement la prétention de faire la critique des tableaux du Maître Joseph Stevens, de juger les œuvres du grand animalier belge, mais bien de le rappeler au souvenir de ses concitoyens, en les initiant un peu à sa vie intime, à l'existence qu'il menait, lorsqu'il habitait Paris ; et en leur offrant six belles études, — esquisses inconnues, — qui sont ma propriété personnelle, et gravées à l'eau-forte, par un jeune artiste belge : Henry Lemaire.

A notre époque, tous les grands artistes français ont leur page d'histoire plus ou moins intime, écrite sommairement, il est vrai, par les plus éminents critiques d'art.

Les peintres de genre Braquemont, Fantin-Latour, ont tous une petite plaquette, résumé de leurs œuvres, que tout amateur d'art, tout collectionneur, ami du culte du beau, tient à posséder dans sa bibliothèque.

Il faut espérer, qu'un jour, une exposition de dessins, tableaux, esquisses du maître qui nous occupe, aura lieu dans la capitale de la Belgique; qu'un critique d'art belge comblera la lacune que je me permets de signaler, en faisant paraître de petites plaquettes sur les œuvres d'Artan, de de Groux, de Louis Dubois et de tant d'autres peintres belges de talent du XIXe siècle, qui méritent bien une part de la reconnaissance nationale.

# LETTRE D'ALFRED STEVENS

Pendant le séjour d'Alfred Stevens, à Bruxelles, en 1896 et 1897, allant rendre visite à l'auteur de *La Bête à bon Dieu,* je le priais de vouloir bien venir voir les six études de son cher et regretté frère Joseph, également une petite toile de lui intitulée : *le Bouquet* (1) (souvenir du bal du Château des fleurs), qui étaient en ma possession, il se fit un plaisir de se rendre à mon invitation et de reconnaître les œuvres de son frère. Trois ans après, lui adressant une lettre pour solliciter, de sa bienveillance, l'autorisation de reproduire les études-esquisses de son frère, et *le Bouquet*, voici la réponse que je reçus de lui, dans toute sa teneur :

5, Avenue Froehot. 5 Mars 1900.

Cher Monsieur,

« Je vous autorise à faire reproduire le petit tableau que vous possédez de » moi (*Le Bouquet*) ainsi que les études de mon cher regretté frère Joseph, cela » me fera même grand plaisir.

» Je vous remercie de ce que vous me dites de si charmant sur mon exposi- » tion. C'est plus qu'un succès, c'est un triomphe que j'ai obtenu. Tous les » artistes français ont été adorables pour moi.

» Je vais un peu mieux et j'ai pu me faire porter à mon exposition, voilà sept » mois que je souffre.

» Mille amitiés, de notre part, à votre chère femme.

» Je serai bien heureux le jour où je pourrai vous serrer la main.

» De cœur,

Alfred Stevens. »

(1) C'est Alfred Stevens, lui-même, qui m'a donné le titre de ce tableau.

# LES ANIMALIERS DE SON ÉPOQUE

Après les événements de la révolution de 1848, après le coup d'Etat, Joseph Stevens prit part aux premières expositions parisiennes (1851). Ses débuts furent pénibles. Comme peintre étranger, il avait à lutter contre des artistes français, quasi-officiels, et consacrés par le Jockey-Club ; car, c'était le temps des Théodore Lafitte, des de Luna, le peintre attitré de la famille d'Orléans ; des de Dreux, qui reproduisait des scènes de chasse exécutées dans les forêts de Chantilly et de Fontainebleau ; du peintre allemand Adolphe Schreyer, du peintre et sculpteur russe Nicolas Schewerkoff, sans parler de Troyon, qui venait d'exposer un sous-bois intitulé : *Le Garde-Chasse*, — de Rosa Bonheur qui terminait son marché aux chevaux, et également sans oublier Félicien Rops (1) qui fut un animalier d'une certaine valeur, avant de faire les petits chefs-d'œuvre réalistes et légers, que nous admirons toujours avec un nouveau plaisir. Quelques années après, en même temps que Joseph Stevens, Rops exposa une espèce d'Apocalypse chevaline, dont le titre était : *La Campagne Parisienne*, avec ce sous-titre : *O Rus quando te aspiciam*. (2)

Notre grand animalier belge, qui n'avait jamais été l'élève de personne, sortit toujours victorieux de ces luttes artistiques, il sut se faire justement apprécier du public, se faire aimer, grâce à sa bienveillance et à sa courtoisie, par ses confrères qui savaient reconnaître son talent, aussi obtint-il les plus hautes récompenses en France et en Belgique, qu'un artiste peut ambitionner pendant sa carrière.

---

(1) Rops illustra un ouvrage, pour John Stewart (Alias Ernest Parent, directeur propriétaire du Sport belge), intitulé : *Conseils aux amateurs de chevaux*.

(2) Voir le Salon illustré, par le journal *le Figaro*, du 28 avril 1864, page 9 où se trouve le dessin fantastique de Rops avec cette note brève d'Alfred Delvau. « Je vous recommande son *Enterrement Wallon* et une vingtaine d'eaux-fortes semées dans les Cythères parisiennes, un volume que vient de publier Dentu, et qui est de votre dévoué Alfred Delvau. » (Cet écrivain mondain, de cette époque, qui était très en vogue, était très pratique, il savait habilement se faire une réclame, tout en parlant de Rops.

En voici la liste :

Chevalier de l'Ordre de Léopold de Belgique en 1861.
Médaille 2e classe — Paris — 1852.
Médaille 2e classe (Exposition universelle de Paris 1855).
Rappel Médaille — Paris — 1857.
Médaille 2e classe — Paris — 1861.
Chevalier de l'Ordre impérial de la Légion d'Honneur 1861.
Officier de l'Ordre de Léopold de Belgique en 1866.
Médaille Exposition universelle — Vienne — en 1873.
Médaille d'honneur — Londres — 1875.

---



# COMMENT JE FIS LA CONNAISSANCE DE JOSEPH STEVENS
# LES FRÈRES NOTERMAN — CLICHY-BADEN

Je fis la connaissance des frères Noterman, chez Cadart et Lucquet, grands marchands de tableaux, qui, avec Rops, Braquemont et Maxime Lalanne, furent les premiers qui fondèrent en 1863, la société des aquafortistes en France, cet art qui avait été délaissé depuis un demi-siècle.

Noterman aîné était marchand de tableaux au bout de la rue Lafitte, près de Notre-Dame de Lorette ; son frère cadet, connu dans le monde artistique sous le nom de Zacharie Noterman, était peintre animalier (1), artiste d'une valeur incontestable. Ses tableaux étaient goûtés du public, aussi étaient-ils d'un écoulement facile. Il aimait à représenter des scènes simiesques, agrémentées de chiens terriers, de dogues plus ou moins hargneux, qui tachaient de jouer des tours à ces êtres drôlatiques, dont on prétend nous en nommer les descendants.

Il ne se passait pas de semaine que presque tous les artistes belges, qui habitaient Paris, se donnaient rendez-vous dans la petite échoppe de la rue Lafitte, véritable petit salon artistique. L'aîné des Noterman, toujours fraîchement rasé, vous reçevait avec une amabilité excessive. Emprisonné, en hiver comme en été, dans une longue redingote brune, il ressemblait à un personnage de Gavarni. Il connaissait toutes les nouvelles, tout ce qui se passait dans les ateliers ; bref, on était au courant de tout. Son frère Zacharie venait de temps en temps faire une courte apparition. Sauf qu'il portait moustache, c'était bien, vus de dos, les frères Siamois rêvés par Barnum.

Jamais, on ne put connaître bien exactement leur nationalité ; ils se faisaient passer tantôt pour Belges, tantôt pour Hollandais; tout ce que l'on pouvait dire, c'est qu'ils étaient très drôles.

Descendant, par un matin du mois de juin, la rue Blanche, j'entendis derrière moi, quelqu'un qui marchait à pas précipités; tout

(1) Les tableaux de Zacharie Noterman, sont encore, de nos jours, très répandus et appréciés en Belgique et en France. Ses dernières toiles aux salons de Paris, furent, en 1879, *la Carte pipée*, en 1880, *la Favorite*.

à coup je sentis qu'on me mettait la main sur l'épaule; m'étant retourné avec vivacité, je reconnus mon petit bonhomme de Noterman.

— Quc je suis donc heureux de vous rencontrer, me dit-il. Vous ne venez plus voir, en flânant, vos amis, comme autrefois, ni me rendre visite, nous ne sommes pas fâchés ?

— Nullement.

— Vous ignorez alors qu'un grand malheur m'est arrivé.

— Oui.

— Zacharie, mon pauvre frère Zacharie est à Clichy-Baden.

— Il est donc malade, puisqu'il a du sc rendre immédiatement à Baden-Baden.

— Non, non, il est à Clichy, à la prison, pour dettes. Dans le grand monde, on dit Clichy-Baden, c'est plus joli.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Oui, c'est un grand événement dans mon existence. Zacharie a souscrit un billet de quinze cents francs, à un méchant usurier, il n'a pu le payer à son échéance. Le créancier a pris jugemcnt contre lui; les rccors sont venus opérer son arrestation chez moi, et ils ont conduit mon frère à Clichy pour six mois ; mais à sa sortie, il ne devra plus rien.

— Pourquoi a-t-il contracté dcs dettes ?

— Pour... pour une femmc !

— Si elle est jolic, cc n'est qu'un demi-mal ; il va pouvoir vivrc maintenant de souvenirs.

Voyant quc je me moquais de lui, il se mit dans une tclle colère que jc jugeai prudent d'opérer une retraite honorable en lui disant : « Bonjour, Noterman, bonjour. » J'avais à peinc fait dix pas dans la rue, qu'il se mit à courir après moi.

— Cher ami, me dit-il d'un air suppliant, allez rendre visitc à mon frère à Clichy ; il rcçoit tous les jours, depuis unc heure jusqu'à cinq. Manet, lc peintre ostendais Hamman, Joseph Stevens, tous les grands artistes sont allés lui porter des consolations.

— Dès dcmain j'irai, puisque je suis sûr d'êtrc reçu.

— Encore une petitc rccommandation : surtout, n'oubliez pas dc lui porter de bons cigares, Zacharic fumc beaucoup.

— Oui, oui, c'est convenu.

J'avais trouvé ces derniers mots sublimes, surtout sortant de la bouche d'un homme avare et rapace comme il l'était. Lui, dont lc commerce était florissant, n'aurait-il pas dû payer pour lui cette petite sommc ? — Non, il avait un but : faire travailler, pour son propre compte, son frère Zacharie.

# A CLICHY — STEVENS.

---

Si le sexe faible est doué du don de la curiosité, le sexe fort ne lui cède en rien, dans certaines circonstances. Aussi le lendemain, à trois heures, je me trouvais à la porte de Clichy-Baden au dessus de laquelle, en grandes et grosses lettres, on lisait : Prison pour dettes. Où le duc et le marquis coudoyaient le cocher de fiacre ne pouvant payer ses contraventions, le marchand de vin, qui volait la régie en falsifiant son vin, le banquier qui avait fait un trou dans la lune.

Je sonnai timidement. Après avoir regardé par le judas, un gros bonhomme, à la figure rubiconde, bâti comme un athlète de foire, la main remplie de clefs, m'ouvrit la porte.

— Que désirez-vous, me dit ce saint Pierre en chair et en os.

— Peut-on voir Monsieur Zacharie Noterman ?

— Passez au greffe, au bout du couloir, première porte à droite.

— Merci.

J'arrivais à l'endroit indiqué; me conformant à l'écriteau pendu à la porte, j'entrai sans frapper. Je vis derrière un grillage, une tête énorme, dont les yeux étaient ornés de lunettes rondes, les cheveux étaient hérissés, elle ressemblait à celle d'un dogue en colère.

— Que voulez-vous ?

— Voir Monsieur Zacharie Noterman.

— Etes-vous son créancier ?

— Non.

— C'est bien, allez-vous asseoir.

Mon interlocuteur prit un livre, regarda à la lettre N. A ce moment entrait un gardien de service; s'adressant à lui : Appelez le 122 pour Monsieur.

— Donnez-moi votre carte, me dit ce valet de chambre improvisé, je vais m'informer s'il peut vous recevoir.

— Si, si, répondis-je, son frère m'a dit que c'était son jour de réception.

Cinq minutes après, il me conduisit auprès de lui. Je trouvais Noterman dans une cellule spacieuse, assez bien éclairée, mais vide de meubles; un chevalet, des toiles, un véritable atelier de peintre qui

commence et qui n'est pas riche; de chaises point, si ce n'est un petit escabeau. Sur le lit, qui servait de sopha, était assis un monsieur très élégant, c'était Joseph Stevens. Me serrant affectueusement la main, Noterman dit : Je vous présente un ami que vous connaissez, j'en suis certain, de réputation : Stevens. Ce nom était-il à peine prononcé que ce dernier me dit, en pressant ma main dans la sienne : « Nous nous connaissons de vue, car tous les matins, à cheval, nous nous rencontrons au Bois de Boulogne. »

— C'est vrai, telle fut ma réponse.

Nous causâmes de tout, sauf de la détention du pauvre Zacharie. Le simili Decamp nous montra ses esquisses. Stevens, avec cette bienveillance qui lui était personnelle et cette délicatesse extrême, lui donna des conseils sur l'arrangement des sujets, de ses toiles. Ce n'était pas le cas, dans cette circonstance, de dire de lui qu'il était fier et hautain.

Un coup de cloche retentit, c'était le signal du départ. Nous devions quitter cet établissement hospitalier. Joseph Stevens et moi descendîmes jusqu'au boulevard des Italiens; nous nous dirigeâmes vers le *Café Tortoni*, rendez-vous habituel, vers cinq heures, des artistes, des écrivains en renom et des amateurs d'art.

Tout le long du chemin, Joseph Stevens me dit : « C'est épouvantable, à notre époque, d'avoir encore une prison pour dettes, de priver un homme de sa liberté. Si Noterman était marié, que deviendraient sa femme et ses enfants ? — A propos ne dites à personne où nous avons passé notre après-midi. Une indiscrétion de notre part pourrait faire de la peine à Noterman, nuire à sa réputation. Vous connaissez le proverbe : « La moitié du monde se moque des malheurs de l'autre moitié. »

Ces paroles étaient prononcés avec un tel sentiment de vérité, que je jugeais le bon cœur de Stevens.

---



# JOSEPH STEVENS COMME CAVALIER

Esclave de son art, jamais il ne faisait soit un portrait d'un cheval, soit celui d'un cavalier, sans avoir étudié, dans ses moindres détails, son animal. Son plaisir, du mois de mai au mois de juin, temps pendant lequel se trouvait généralement l'exposition annuelle des Beaux-Arts, la seule qu'il y avait à cette époque, du reste, était, en sortant de ce temple de l'art, de s'asseoir dans un confortable fauteuil, entre la place de la Concorde et le Rond-point des Champs-Elysées, un album discret à la main, un crayon habilement dissimulé dans sa grande et large main. Là, solitaire, il admirait les cavaliers et les superbes équipages qui passaient. Il prenait à la hâte un mouvement d'un steppeur ou le portrait d'un cheval qui avait de superbes allures.

S'il n'était pas de l'école des Franconi, des comtes d'Aure, des Montigny, Stevens n'en était pas moins un cavalier accompli. Grand, assez fort, sans être gros, il avait l'étoffe d'un gentleman, et, s'il avait vécu de notre époque, il aurait été un des plus brillants cavaliers de la société actuelle de l'Etrier. Tous les matins pendant la belle saison, il allait seul se promener au Bois de Boulogne, faire comme il le disait lui-même, sa petite promenade de santé. Il montait généralement, vu sa taille svelte, de grands chevaux, d'une assez forte corpulence. Il lui arriva même un jour, à cause du choix de ses bêtes, une aventure assez plaisante. On ne pourrait s'empêcher de la retracer ici.

Grâce à la protection du comte de Niewkerke, sous-intendant alors des Beaux-Arts, Joseph Stevens, comme son frère était bien en cour. Ses tableaux étaient bien appréciés par l'Impératrice Eugénie et la Princesse Mathilde. Une tombola de bienfaisance ou une vente de charité se présentait-elle, les deux frères Stevens étaient les premiers à répondre à leur appel, en offrant une toile pour venir en aide aux malheureux.

Faisant sa promenade quotidienne et matinale, avec moi, Joseph Stevens montait, pour la troisième fois, un magnifique cheval qui sortait de l'écurie du comte de Bl..., qui, lui-même, l'avait acheté de la réforme annuelle des écuries impériales. Ce cheval avait été acquis au Tattersal par Stevens.

Par le plus grand hasard, nous rencontrâmes l'Empereur, qui, reconnaissant Stevens, regarde attentivement sa monture. Tout à coup, comme nous étions restés en arrière, l'écuyer qui accompagnait l'Empereur, s'approche de nous. « Monsieur Stevens, lui dit-il, vous montez une bête superbe; l'Empereur l'a remarquée, voulez-vous la lui céder ? »

— Mais, balbutia Stevens, interloqué et quelque peu embarrassé, oui..., non..., je n'en puis fixer le prix...

Sur ces mots, j'avais quitté Stevens, pendant que l'écuyer était retourné vers l'Empereur lui rendre compte de sa mission; et, retournant vers Stevens, il le pria de se rendre dans l'allée des Acacias pour pouvoir faire trotter et galopper plus aisément son cheval devant les yeux de Sa Majesté.

— C'est bien, dit l'Empereur à Stevens. Pour telle somme, je prends votre cheval; veuillez le faire conduire aux écuries du Louvre. Monsieur, en désignant l'écuyer, fera tout le nécessaire.

J'avais observé de loin ce colloque. Stevens, en quittant l'empereur, revint en trottant me retrouver.

— Quelle aventure !... Figurez-vous que je viens de vendre à l'Empereur un cheval qui sort de la réforme de ses propres écuries. Si j'avais pu prévoir cela, jamais je ne lui aurais cédé cet animal.

— Bah ! lui répondis-je ; caprice d'Empereur. A pied, il est petit et le buste très grand, il a donc besoin d'un cheval pour le rehausser quelque peu.

— C'est vrai, me répondit-il, un peu plus rassuré par ma réponse.

— Ensuite : ne craignez rien, apprenez que, dans ce monde, il n'y a pas de sot vendeur, mais... de sot acheteur...

Cette scène se passait en 1868, deux ans avant la chute de l'empire.

---



# SA VIE A PARIS

## AU MARCHÉ AUX CHEVAUX. — LA FOURRIÈRE. AUX THÉATRES

Stevens menait à Paris une vie très active, qui convenait parfaitement à son tempérament d'artiste. Levé de bon matin, pendant la belle saison, il était, dès huit heures, à chevaucher dans les allées du Bois de Boulogne. Vers dix heures, il rentrait chez lui pour travailler jusqu'à quatre heures; sauf le mercredi, jour qu'il consacrait à sa visite au marché aux chevaux, où il prenait des croquis pour ses tableaux.

En 1868, au mois de mai, au coin de la rue Laffite et du Boulevard, nous nous croisâmes, Stevens et moi. Ah ! vous voilà, me dit-il. Sa figure était toute bouleversée, toute sa personne était en proie à un grand énervement, lui, qui était d'ordinaire si calme, se trouvait ce jour-là, sous l'impression d'une grande surexcitation.

Me prenant par le bras, il me conduisit devant la vitrine d'un marchand de tableaux qui habitait dans cette rue, où se trouvait à l'étalage le portrait de l'étalon Monarque, peint par Courbet. « Hein ! » dit-il, est-il assez laid, comme il est grossier et mal établi sur ses » jambes !... Je ne veux pas dire que Courbet ne soit pas un grand » artiste, que cette toile n'est pas bien peinte, bien étudiée ; mais ce » n'est pas un animalier, ce cheval manque de tout ; il est trop parfait.

« Souvenez-vous d'une chose, c'est que dans la nature le parfait » n'existe pas. Il y a certainement de beaux chevaux; mais à tous, » dans leur structure, il manque quelque chose. Je puis vous donner » la preuve de ce que j'avance. Nous sommes justement mercredi. » Venez avec moi au marché aux chevaux, à la barrière d'Enfer. Là, » sur place, je vous donnerai une leçon hippique; vous serez alors » convaincu et vous approuverez mon raisonnement. »

J'acceptai sa proposition. Arrivé au marché, je vis des animaux de toute race, de tout pays, depuis l'humble poney anglais ou landais jusqu'au plus beau specimen de la race percheronne. Stevens avec son air flegmatique tira son album de sa poche, album qui ne le quittait jamais, et, sur place, commençait son cours. « Attention, me dit-il.

Regardez, cette bête n'est pas mal dans son ensemble, mais elle pêche par le garrot; celle-ci n'a pas l'épaule assez développée; cette tête est trop petite pour un corps aussi long et aussi fort. » Et tout en me parlant, Stevens prenait des croquis. Tout à coup un maquignon, à la figure rougeâtre qui prouvait qu'il ne devait pas toujours boire que de l'eau, la casquette à la main, s'avance vers nous, et s'adressant à mon compagnon, il dit : « Monsieur le peintre, venez donc voir les quatre beaux percherons que je viens d'acheter. » Tous deux, nous nous rendîmes à son invitation. Stevens examine le lot et se tournant vers le maquignon : « Ces bêtes sont très belles, dit-il »; et se tournant avec vivacité vers moi, en parlant à voix basse : « Prises séparément, elles doivent laisser beaucoup à désirer. »

## A LA FOURRIÈRE

Stevens avait pénétré le secret de toutes les distinctions, de toutes les élégances, de tout le charme que le chien peut posséder et cela par les études sérieuses qu'il avait pu faire dans cet établissement, de ce *refugium canorum,* où il avait là, grâce à ses hautes relations et avec une autorisation toute spéciale de la préfecture de police, tous les modèles qu'il pouvait désirer, depuis le cheval de fiacre qui avait été abandonné sur la voie publique par son cocher, jusqu'au plus beau chien de chasse. Deux ou trois fois par semaine, il se rendait dans cet établissement pour y travailler, certain de ne pas être dérangé par des flaneurs ou des importuns, qui, ne sachant que faire, allaient frapper à la porte de l'atelier de Stevens pour se désennuyer et l'ennuyer lui-même.

## AUX THÉATRES

Pendant l'hiver, généralement l'époque des premières, on y rencontrait toujours Joseph Stevens, comme son frère Alfred. Il paraissait toujours seul et pensif. Pour lui, le théâtre semblait être plutôt une corvée qu'un plaisir, non pas qu'il dédaignait d'être au courant des choses littéraires, loin de là; mais parce que tout le monde lui était indifférent. Pendant l'été, tous les soirs il se rendait au Cirque des Champs Elysées. Ce n'était plus le Stevens des premières. Là il riait des farces des Augustes, admirait avec enthousiasme l'écuyère X ou Y. On reconnaissait bien vite l'homme de cheval qui était dans son élément. Un dresseur qui présentait des chiens bien dressés, le rendait très heureux; aussi ne lui ménageait-il pas les applaudissements.

---



## SON ATELIER

Dans le courant de mai 1869, Santa Coloma (1) et moi descendions les Champs Elysées, avec la ferme intention de nous arrêter chez Raphaël ou chez Tony-Max, les marchands de chevaux en renom de l'époque, pour connaître tous les potins féminins parisiens, car voulait-on lancer un canard ou une fausse nouvelle, on n'avait qu'à aller les trouver, et la farce était jouée.

Nous trouvâmes chez Tony-Max, Stevens qui était en grande conversation avec deux messieurs. Dès qu'il nous vit : « Une seconde et je suis à vous, nous dit-il. » En effet, un instant après il était près de nous, nous serrant la main. « Je viens de vendre mon cheval, je quitte Paris dans peu de jours, nous dit-il brusquement. »

« Sans aucun regret, lui dis-je. » — « Si..., si, avec celui de n'avoir pu faire le portrait de ce gentleman qui passe, en nous désignant Mackensie-Grives (2). Regardez-le bien. Quel cavalier, avec quelle élégance il monte : homme et bête ne font qu'un, pas un mouvement, et — avec un cri d'enthousiasme — ils sont vissés l'un à l'autre! Eh bien! c'est John Lewis Brown qui le fait en ce moment. Non content d'avoir eu son tableau : *Arrivée de l'Empereur au camp de Châlons* acquis par l'Etat, il a des tableaux à exécuter pour différents haras. » Ces paroles étaient prononcées avec une certaine amertume, lui, qui n'était pas jaloux des succès, que pouvaient obtenir ses confrères.

Stevens prit congé de nous, en m'invitant d'aller le trouver à son atelier le lendemain, à deux heures. « J'aurai à vous causer, me dit-il.»

Si son frère, Alfred Stevens, avait un atelier meublé somptueusement, où s'étalaient sur des sophas des étoffes riches, sur des consoles Louis XV des bibelots de toutes les nations orientales, et sur les murs des armes anciennes d'une grande valeur, celui de Joseph Stevens sans être dépourvu de goût, était des plus simples. Il contenait des

---

(1) Santa Coloma, d'origine bordelaise, était peintre et sculpteur. Ce fut lui qui fit la statue équestre du duc de Sesto, qui se trouve au Musée de Bordeaux.

(2) Mr Mackensie-Grives était l'écuyer de Sa Majesté Victoria ; c'était lui, membre du Jockey Club, qui lui dressait ses hacks.

bahuts anciens, comme on en trouve encore de nos jours en Belgique, des chaises gothiques qui remplaçaient les canapés et, au mur, des selles, des brides, des cravaches et des fouets avaient la place des armes.

Il était exactement deux heures lorsque je pénétrai dans l'atelier de Joseph Stevens, rue de Douai. La porte de sa demeure était grande ouverte. Tout, dans son appartement, respirait le désordre. Ici des paquets, là des caisses, plus loin des malles, un véritable déménagement.

— Depuis huit jours j'emballe, me dit Stevens.

— C'est donc sérieux ?

— Oui. Je retourne en Belgique.

— Vous ne vous plaisez donc plus à Paris ?

— Si... si... mais on est parfois découragé. Les illusions arrivent vite... et les désillusions sont encore plus rapides... On m'avait promis de me faire exécuter pour les haras impériaux certains grands travaux, eh bien ! aujourd'hui une influence occulte a empêché cette commande.

Et changeant, avec vivacité, de conversation pour ne pas m'en dire davantage sur ce sujet : J'ai fait venir ce matin le père Jacques (1), que vous devez connaître.

— Certainement, lui dis-je, je suis un de ses clients.

— Je lui ai cédé tout ce qu'il était inutile d'emporter, c'est-à-dire chevalets, bibelots cassés, toiles commencées et ratées, en un mot, tout ce qui fait le bonheur d'un brocanteur.

Il me reste ces six études que vous voyez fixées à ce mur. Voulez-vous en devenir propriétaire à un prix raisonnable ?

Acceptant sa proposition, voilà comment je peux aujourd'hui, dans cette petite plaquette, publier six études de Joseph Stevens, jusqu'à maintenant inconnues du public.

---

(1) Le père Jacques était un vieux brocanteur, assez honnête, qui demeurait place Pigalle, au coin du bureau des omnibus du Boulevard Clichy. Cet homme était très connu des artistes. C'était presque une célébrité parisienne, dans son genre.



# SES ÉTUDES

## LEUR TITRE — LEUR EXPLICATION

Décrochant du mur les études de Stevens, les ficelant prêtes à être emportées, je fus arrêté promptement dans mon travail. — Attendez, me dit Stevens, je veux vous donner leur titre ; et, comme un gardien qui vous fait visiter soit le château de Blois ou celui de Chambord, il commença la description de ses toiles (1) en donnant à chacune un nom.

### N° 1

### La première Leçon
### *Piqueur faisant stepper un Cheval*

Ce sujet a été pris sur le vif dans le manège du marchand de chevaux des Champs Elysées. Ce cheval est dans toute son action. Comme l'on sent qu'il comprend tout ce que demande son instruction. Ce piqueur, en bottes, avec ses éperons, en tenue ordinaire de travail, est élégant par sa position en même temps qu'il est attentif à la moindre faute que peut commettre son jeune élève, faute qu'il relèvera par un vigoureux coup de cravache.

Toute cette étude est remplie d'une juste et fine observation du peintre qui l'a reproduite fidèlement.

### N° 2

### Un Beagle anglais

Cette étude, me dit-il, a été faite, à la Fourrière, pour un de mes tableaux, actuellement dans une galerie anglaise.

Ce chien courant est admirablement dessiné et étudié. Comme il est nerveux, comme il est musclé, pas une partie de son corps n'a été oubliée dans ses moindres détails. Fouillé, dirons-nous, par l'artiste, comme un sculpteur fouille son marbre.

### N° 3

### Le Chien de la Marquise

Vous trouverez cette même pose et le même type de petit roquet dans mon tableau intitulé : *Bruxelles le matin* (2).

Ce petit chien noir, aux pattes marquées de feu, est bien le type de ces délicates et petites bêtes que l'Impératrice Eugénie, comme les dames de son entourage, affectionnaient à cause de leur minuscule grandeur. On voit en cet animal un mélange de fierté et de méchanceté, que Stevens a su reproduire avec une exacte vérité.

---

(1) Pour faciliter la reconnaissance de ces études qui ont été publiées dans cette plaquette, on les a intercallées selon l'ordre indiqué dans ce chapitre.

(2) Ce tableau se trouve au musée moderne de Bruxelles.

## N° 4

### Le Cheval chargé de Poulets et de Canards placés au-dessus de Cantines

Cette étude a été faite, en 1860, au camp de Satory, près de Versailles, pour ma satisfaction personnelle. Ce cheval, dessiné et peint en raccourci, qui porte des malles sur lesquelles sont juchés poules et canards, a un certain cachet. On sent qu'il est lourdement chargé; ces volatiles qui crient seraient vraiment heureuses de pouvoir être à terre. Un simple coup de pinceau a suffi à Stevens pour les animer, pour leur donner de l'expression.

## N° 5

### La Monte

C'est une légère esquisse faite au haras du Pin. Mon intention était, si j'en avais eu la commande de l'Empereur, d'en faire une grande toile pour cet établissement hippique, mais... (poussant un soupir) il en a été autrement...

Cette esquisse, très mouvementée, n'est qu'un rien, un rien... qui dit tout, mais que l'artiste a observé.

## N° 6

### Chien de Terre-Neuve sortant de l'Eau

Cette étude est un souvenir. Elle a été faite chez un ami qui habitait les environs de Bruxelles.

Remarquez l'expression de cet animal — de cet ami de l'homme — qui rend par sa hardiesse, tant de services à l'humanité. Il est content d'être dans l'eau qui est pour lui sa terre. Stevens nous le montre fier et vigoureux, prêt à recommencer la lutte, prêt encore à sauver une personne en danger.

L'œuvre de Joseph Stevens a été très considérable. Il serait même très difficile à un critique d'art d'en faire une nomenclature exacte, car ses tableaux sont dispersés un peu partout. Il y en a en Amérique, en Allemagne, en Belgique. Ils sont appréciés par tous les amateurs et bien cotés dans les ventes.

Il me serait impossible de terminer ce chapitre sans vous signaler une aquarelle de lui pleine de délicatesse et de sentiment, c'est le

Chien du Prisonnier (1)

Un vagabond a été arrêté, mis en prison, ensuite séparé de son fidèle compagnon. A travers les barreaux de sa cellule, il passe sa main que le bon chien lèche, avec tant d'affection! Eh bien, n'y a-t-il pas dans cette petite aquarelle toute une grande pensée?

---

(1) Le petit chef-d'œuvre fut publié en lithographie, en 1877 ou 1878, à Bruxelles, par J. Paquin, inventeur de la lithographie en trois couleurs, qui, également, publia, à cette même époque, un tableau de chats d'Henriette Ronner.



# 1880

---

C'était pendant l'Exposition universelle belge de mil-huit-cent-quatre-vingt, qui avait été faite en l'honneur du cinquantième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique. Visitant la section des Beaux-Arts, je rencontrais Joseph Stevens, qui, accompagné de plusieurs de ses confrères, était en admiration devant des tableaux de son frère Alfred, surtout devant un sujet, qui était peint sur verre et dont le genre était très original. M'ayant aperçu, il vint vers moi. « Vous ici, me dit-il. Quelle a pu être l'heureuse idée qui vous a chassé vers la Belgique. La curiosité seulement de voir les changements qui se sont opérés à Bruxelles pendant ces dix années d'éloignement ? »

Comme onze heures venaient de sonner à l'église qui se trouvait sur la Place royale, Stevens me dit : « Venez-vous déjeuner avec nous. Nous serons tous ensemble; du reste, nous n'allons pas loin, et du doigt il désignait la *Taverne du Globe.*

Le déjeuner fut très gai. A la fin, Joseph Stevens prononça un véritable réquisitoire sur l'Art, dont je vais vous en rétablir le plus fidèlement le sens :

Mes amis, en ce moment l'art belge, comme l'art français, subit une évolution, une véritable transformation. Des tendances différentes sont en train de se former. On riait à Paris des tableaux de Manet et de Courbet, il y a quelques années. Vous rappelez-vous de l'exposition que fit Manet, seul, en 1867, au Champ de Mars et à ses propres frais. Que d'encre ne fit-il pas verser par les critiques. Eh bien, Manet, comme Courbet font école, et seront consacrés grands artistes. — C'est vrai, répondirent en chœur Alfred Verwée et Artan.

Reprenant sa pensée il continua : La littérature et la peinture ne sont-elles pas des sœurs ? En littérature, si une évolution se fait, la peinture la suit.

En Belgique, le nombre des peintres de notre époque était limité, tous se connaissaient. Aujourd'hui, tout le monde veut être artiste, et chaque artiste veut avoir une école, devenir un Rubens, un Van Dyck, un Jordaens. Est-ce vrai ?

— Oui, répond le maestro Dupont. Au Conservatoire, c'est la même chose. A peine sait-on jouer avec plus ou moins de sentiment une valse ou une polka, que l'on veut devenir un Ambroise Thomas, un Auber ou un Wagner.

Ce fut la dernière fois que je vis Joseph Stevens et que j'entendis le son de sa voix timbrée et si harmonieuse. — Pendant les vingt dernières années qui devaient clôre le XIXme siècle, la Belgique perdit un grand nombre de ces excellents peintres qui fondèrent ce que l'on appelait alors l'école de Tervueren : Louis Dubois, en 1880, Artan, en 1890, Alfred Verwée, Joseph Stevens, en 1892, Félicien Rops, en 1898; sans oublier Lambrecht dont les traits sont reproduits dans un tableau de ce maître, qui se trouve au Musée moderne de Bruxelles et qui a pour titre : *l'Ecole de Tervueren.*

Resté seul, je ne puis faire, aujourd'hui, qu'une seule chose : leur adresser un souvenir ami.

*Sic transit gloria mundi.*

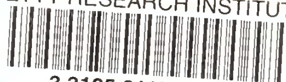
---

# TABLE DE MATIÈRES

Texte imprimé sur les presses de
J.-E. Buschmann, à Anvers.

Eaux-fortes tirées sur les presses de
Fernand Lamy, à Forest-lez-Bruxelles.




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01377 8937